

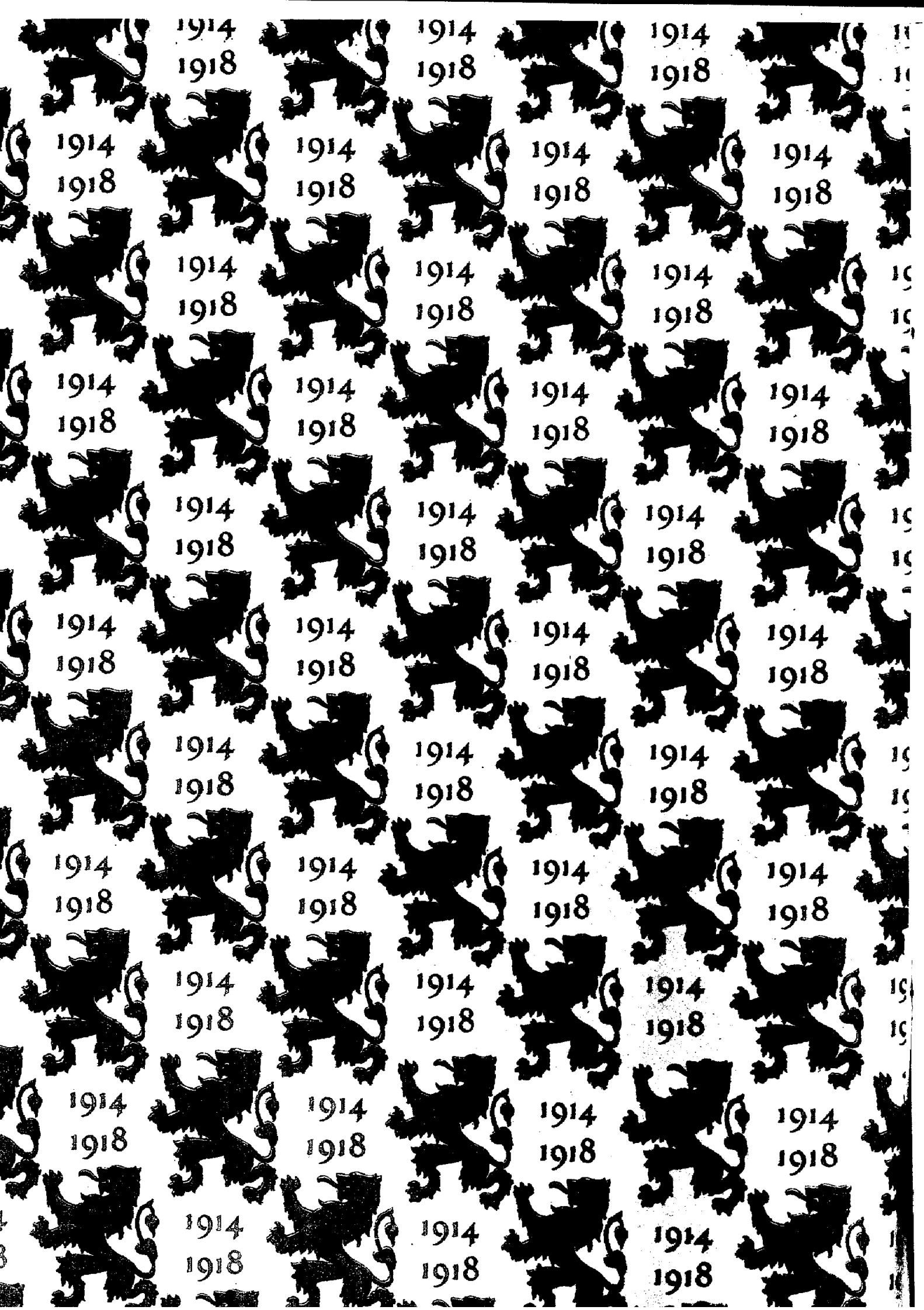
BRAINE-LE-COMTE
1914-1918

CHRONIQUE DES ANNEES DE
GUERRE



22/ Numéro 3
Année 1916

Willy FELIX
Jacques BRUAUX





Verdun. Un Colonel brandit le drapeau de son régiment sur le parapet de la tranchée, alors que ses hommes s'élancent à l'assaut. Dans quelques secondes, le groupe sera fauché par une mitrailleuse allemande.



Yser. Un régiment belge relève un régiment français dans le secteur de Dixmude.

1916

1 janvier.

Dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, quelques soldats du Bataillon de Barmen ont fêté l'arrivée de l'année nouvelle à leur manière, en tirant des coups de feu. Cette célébration guerrière n'a pas égayé une atmosphère bien lourde. A minuit, sur la Grand Place, la fanfare a joué l'hymne national allemand. Il n'y avait bien entendu que les occupants pour l'écouter.

3 janvier.

Le Président de l'Administration civile de la province de Hainaut, M. Haniel, fait parvenir une circulaire à toutes les autorités communales. Elle rappelle l'esprit d'économie qui devra présider à l'élaboration des budgets pour l'année en cours. Etant donné la forte diminution des recettes, conséquence de la guerre, il ne faudra tabler, pour 1916, que sur la moitié des revenus de l'année 1913.

A Braine-le-Comte, des Allemands se rendent rue de Mons, chez les parents de Marcelle Staumont, pour demander une chambre pour un officier et son ordonnance. Devant le refus de M. Staumont, ils n'insistent pas, mais reviendront bientôt à la charge.

3 janvier.

Au 1er janvier 1916, on compte 9.699 habitants à Braine-le-Comte, ce qui représente une augmentation de 49 personnes par rapport à l'année précédente. A titre de comparaison, la population des localités qui constituent l'entité actuelle s'établit comme suit. Hennuyères : 1.838, Henripont : 398, Petit-Roeulx : 657, Ronquières : 1.122, Steenkerque : 644.

Sept docteurs en médecine ont un cabinet à Braine-le-Comte. Il s'agit de A. Bricoult, B. Brancart, F. Gobeaux, J. Dedoncker, G. Reynens, A. Oblin, et E. Fauconnier. La ville compte aussi un dentiste : P. Debrulle, quatre pharmaciens : F. Branquart, A. Detry, A. Tordeur, O. Valentin, et trois vétérinaires : S. Bruyère, J. Schevens et E. Gailly. Un seul médecin s'est établi dans une des autres communes, le Docteur J. Van Hock à Ronquières.

9 janvier.

Le Docteur Bricoult est nommé médecin-chirurgien de l'hôpital-hospice pour l'année en cours. Il recevra en cette qualité un traitement de 500 francs. Le Pharmacien Tordeur fournira les médicaments, aux prix et conditions du tarif de l'Administration des Chemins de Fer de L'Etat, et accordera une remise supplémentaire de 25%. Le prix de la journée de soins dans l'établissement a été fixé à 2,50 francs. Plus aucune place n'est disponible, et les demandes d'hébergement s'accumulent.

Brasserie Deflandre

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE
BRAINE-LE-COMTE

Bières de fermentations haute et basse.

DÉPÔTS

BRUXELLES

58, rue de l'Instruction

TEL. B. 6466.

NAMUR

173, avenue Prince Albert

TEL. 772.

AGENCES

CHARLEROY

GAND - ALOST

ANVERS - OSTENDE

MONS - GRAMMONT

LIÈGE ETC.

TÉLÉPHONE B.L.C N°15.
(rue Jean de Bruxelles.)

CHEQUE POSTAL N°5129

N° D'ORDRE :

à rappeler dans la réponse.

Le 21 Janvier 1916 19

A la Commission des Hospices Civils de et

à Braine -le-Comte -

Messieurs,

Comme suite à votre estimée lettre de ce jour ,nous avons l'honneur de vous informer de ce que nous pouvons continuer à vous fournir la bière ordinaire, au prix de Dix huit francs la tonne .

Nous vous présentons,Messieurs ,nos salutations les plus distinguées .

BRASSERIE DEFLANDRE

COOPÉRATIVE

A. Falise

O. Deflandre

Les artisans retenus pour travailler à l'hôpital-hospice sont les suivants. Ardoisier : Oscar Legrain, plombier-zingueur : Alfred Arcoly, menuisier : Victor Allard, maçon : Clément Dessart, vitrier : B. Peduzzi, ferronnier : E. Renaud, droguiste : Louis Jurion. La fourniture en viande est confiée à O. Vancauwenberghe, et Georges Lequeux procurera la bière, au prix de 15 francs pour un tonneau de 150 litres.

Le budget des hospices pour le premier semestre de l'année en cours prévoit des recettes de 35.057,62 francs, et des dépenses de 35.027, 47 francs, ce qui devrait se traduire en fin d'exercice par un excédent de 30,15 francs.

11 janvier.

Un Brainois, M. Ducobu, est arrêté dans un café de Bruxelles, au moment où on allait lui remettre la correspondance d'un soldat belge. Un mois plus tard, le 11 février, il sera condamné à un mois de prison. Mme Fourneau, de la Grand Place, se verra infliger 15 jours d'emprisonnement pour le même motif.

13 janvier.

Vente de pétrole. 200 litres, au prix de 66 centimes le litre, sont réservés aux personnes qui ne disposent pas d'éclairage au gaz.

14 janvier.

Arrestation de M. Emile Lefort. Accusé d'espionnage, deux agents de la police secrète viennent l'appréhender au moment où il déjeunait en famille. Il est transféré à Bruxelles et emprisonné, mais ne sera jugé qu'au début du mois de juillet.

24 janvier.

Les locataires éprouvent de plus en plus de difficultés pour payer leur loyer. Les propriétaires de la ville fondent une ligue pour protéger leurs intérêts.

30 janvier.

L'enfant abandonné Gaston C... ayant atteint l'âge de 18 ans, la Commission des Hospices civils décide de lui allouer, pendant la durée de la guerre, un subside d'un franc par jour. Il devra cependant travailler pour compléter le paiement de sa pension.

2 février.

Arrestation de Gabrielle Petit, symbole de la Résistance belge à l'ennemi. Dès le début de la guerre, elle s'engage dans la Croix Rouge. Elle rejoint la Hollande en juillet 1915, mais accepte de revenir en Belgique occupée, où elle assure la diffusion de La Libre Belgique clandestine. Elle aide les volontaires à rejoindre l'Armée belge, et est chargée d'identifier les unités allemandes stationnées dans la région de Tournai. Condamnée à mort le 3 mars, elle sera fusillée le 1er avril au Tir national, à l'âge de 23 ans.



GABRIELLE PETIT.



Les ruines d'Ypres sous la neige. Hiver 1916.

3 février.

Arrivée de deux wagons de pommes de terre. Elles sont distribuées aux chômeurs et aux familles les plus nécessiteuses.

4 février.

Depuis quelques jours, on remarque le passage de nombreux trains de soldats et de matériel. On en déduit que les Allemands préparent probablement une nouvelle offensive, ce qui est tout à fait vrai.

6 février.

Un manoeuvre, Remy Colpaert, est tué par un train qui entrait en gare. Il avait 38 ans.

12 février.

Des grossistes en beurre ont été arrêtés et condamnés à une amende de 3.000 marks. Ils en avaient vendu à un prix bien supérieur au maximum autorisé. René Lepers ne précise pas si les faits se sont passés à Braine-le-Comte ou ailleurs.

14 février.

Armand Degrève, né le 4 mars 1893 à Braine-le-Comte, soldat au 1er Régiment des Guides, est tué à Dixmude. Quatre soldats brainois seront tués en 1916. Dans le secteur de l'Yser, un calme tout relatif s'est installé. Le secteur de Nieuport est considéré comme étant beaucoup moins dangereux que celui de Dixmude. Aucune action de grande envergure n'est lancée. Les régiments se succèdent dans les tranchées de première ligne mais, pour l'instant, aucune action offensive n'est envisagée. L'Armée belge ne perd « que » de cinq à 10 hommes par jour.

18 février.

Le Bureau de Bienfaisance décide de vendre publiquement, devant notaire, les huit peupliers qui ont été abattus par la tempête du 15 février. Il vendra aussi les seize arbres restés debout, au lieu dit La Roche.

19 février.

Un riche bourgeois de la ville va devoir rendre des comptes à la justice. Il achetait du grain dans la région d'Enghien, le faisait moudre sur place, et le ramenait dissimulé dans des tonneaux à bière. Son subterfuge a été découvert, et les Allemands ont perquisitionné sa maison. Ils ont mis la main sur de grandes quantités de farine, de froment, d'avoine, et de sucre. Ce n'est certainement pas la disette pour tout le monde.



Le 132^{ème} Régiment d'Infanterie au Fort de Vaux (Verdun).



Le secteur du Mort Homme (Verdun).

21 février.

Au début de l'année 1916, la Grande Guerre semble s'être figée. Les belligérants savent qu'elle ne prendra fin qu'à la suite d'une victoire décisive sur le front de l'ouest. Craignant de voir l'adversaire prendre l'initiative, chacun conclut à la nécessité d'attaquer. Le 21 février 1916 marque le début de la terrible Bataille de Verdun. Le Commandant en Chef allemand, von Falkenhayn, ayant fait reculer les Russes loin des frontières de l'empire, l'Allemagne se croit en mesure de lancer une offensive d'une violence inégalée. Elle a massé des troupes qui devraient lui permettre de prendre définitivement l'initiative à l'ouest.

La décision est prise d'attaquer Verdun, forteresse clef à l'est de la France. Verdun est entouré de collines et de crêtes escarpées, qui offrent de superbes positions défensives. La ville est protégée par trois lignes de forts, dont les canons sont disposés de façon à battre les approches du périmètre défensif. Malheureusement, de nombreux canons ont été démontés pour être utilisés ailleurs, et l'inaction relative dans le secteur, depuis le début de la guerre, a bercé les hommes d'un calme trompeur. Pour des raisons de prestige de la monarchie, l'offensive est confiée au Kronprinz, le prince héritier. Il estime que Verdun est « le cœur de la France », et que l'armée française se laissera saigner à blanc pour défendre la ville.

Le bombardement des lignes françaises débute à 7h15. Jamais encore une telle puissance de feu n'a été réunie. Les Allemands ont massé 1.250 canons, qui tirent 2.000.000 d'obus en l'espace de 8 heures et 30 minutes. Le grondement de l'artillerie s'entend à 150 kilomètres de distance, et les positions françaises sont dévastées par un déluge de fer et de feu. L'assaut est donné à 16h45. 80.000 Allemands déferlent en trois vagues sur un front de 7 kilomètres. Les pertes françaises sont considérables, et certains régiments perdent jusqu'à 90% de leurs effectifs. Les troupes du Kronprinz progressent dans un décor d'apocalypse, mais les Français s'accrochent à chaque mètre carré avec un courage extraordinaire.

25 février.

Depuis quatre jours, les bombardements et les assauts se succèdent. Le carnage est épouvantable. Des dizaines de milliers de soldats sont déjà tombés, et les Allemands aussi subissent de lourdes pertes. Ils se heurtent à une opposition beaucoup plus forte qu'ils ne l'avaient prévu. Un coup terrible est cependant porté au moral des Français, avec la prise de Douaumont. A la suite d'une négligence incroyable, le fort a été laissé sans garnison, et est pris, par hasard, par une patrouille allemande. L'opinion publique en France plie sous le choc, et on estime que ce désastre va coûter la vie à 100.000 soldats. Dans toutes les villes et villages d'Allemagne, les cloches des églises sonnent à toute volée.

26 février.

Beaucoup de Brainois s'étaient juré de ne jamais mettre les pieds dans les trains « allemands » qui assurent la liaison avec Bruxelles. La vie est cependant faite d'impérieuses nécessités, et les voyageurs sont de plus en plus nombreux à préférer se rendre à Bruxelles en une heure, alors que le trajet via Bois-Seigneur et Waterloo, par le tram vicinal, prend près d'une demi-journée.



Zeppelin abattu dans l'Essex (Angleterre),
au retour d'un bombardement de Londres.



Sur une route stratégique, à proximité de la ligne de feu : relève de troupes par autos-camions. — Phot. Raffin.

A l'heure où la France est plongée dans la détresse, le commandement de Verdun est confié au Général Pétain. Calme et efficace, il restera célèbre pour son vigoureux mot d'ordre : « Ils ne passeront pas » ! Il va s'appliquer et réussir à galvaniser le moral de ses troupes.

28 février.

L'artillerie française brise net une attaque de grande envergure. Stoppés dans leur élan, les Allemands envisagent un moment d'interrompre l'offensive, mais leurs pertes n'ont pas encore atteint un seuil intolérable. La bataille va se poursuivre et s'étendre à l'autre rive de la Meuse. L'effroyable tuerie durera plus de huit mois.

Le Général Pétain, coupable d'économiser ses troupes, sera remplacé quelques mois plus tard par le Général Nivelle, et ensuite par le Général Mangin, le « boucher de Verdun ». La Bataille va finalement coûter près d'un million de victimes : tués, blessés et disparus. Elle sera faite d'offensives et de contre-offensives, de pertes et de gains de quelques dizaines de kilomètres carrés, tout au plus. Verdun ne sera jamais pris, et le tout se soldera par un des plus grands massacres de tous les temps. Après cet épisode de la guerre, les états-majors seront convaincus que la victoire ne s'obtiendra que par la supériorité des armes et la puissance de feu. C'est la guerre industrielle qui fera la décision. La victoire ira au camp qui produira le plus de canons, le plus d'obus, le plus de chars d'assaut et le plus d'avions.

1 mars.

A 8h00, revue de tous les chevaux de Braine et des environs. Aucune réquisition pour le moment, mais cela ne saurait tarder.

Une messe est célébrée à la mémoire de Raymond Dumortier, décédé le 11 décembre 1915 dans l'explosion de la poudrière de Graville.

3 mars.

Une affiche annonce que des visites à domicile vont être effectuées, afin de recenser les quantités de pommes de terre effectivement détenues par les habitants.

6 mars.

Vu la hausse constante du prix des matières premières, en l'occurrence du bois, le Bureau de Bienfaisance fixe un nouveau prix pour les cercueils : les prix varient de 6 à 10,50 francs, en fonction de la taille.

10 mars.

La Landsturm de Barmen et le Major Litke ont quitté Braine-le-Comte à destination de Charleroi. Elle est remplacée par le Bataillon de la Landsturm de Solingen. Deux jours plus tard, un premier concert est donné en son honneur sur la Grand Place, en présence d'un public toujours aussi clairsemé.



Fantassin français.
Equipement 1916.



Fantassin allemand.
Equipement 1916.

A Hennuyères, le Conseil communal doit combler le déficit de l'exercice de l'année en cours. Il décide de le faire au moyen d'un emprunt de 5.000 francs auprès du Crédit Communal, et du relèvement de 5% du revenu cadastral de certaines propriétés. Cette proposition sera rejetée le 8 juin par le Gouverneur provincial, mais finalement acceptée par le Gouverneur général le 3 mars 1917. En attendant, la commune percevra 100 centimes additionnels supplémentaires pour recueillir les fonds nécessaires.

11 mars.

Les soupes populaires restent toujours aussi vitales pour l'alimentation de la population. Elles constituent souvent le repas principal de nombreuses familles. Quant à ses ingrédients, on les retrouve dans une complainte wallonne des années de guerre :

El soup' populaire
Vlà c' qu'on mindge pindant l'guerre.
Enn'miette dè canadas, enn' plotche dè rutabagas,
Del' céréaline, del' graisse d'Argentine
Du lard américain... Vlà tout c' qu'il a ddins.

A l'Ecole des Frères, rue de Mons, pendant un certain temps en tout cas, les enfants recevront un « pain de dames », l'équivalent d'un sandwich actuel, et un bol de cacao. Le petit pain doit être mangé sur place, et des dames patronesses fouillent les poches à la sortie, pour déjouer toute tentative de fraude.

12 mars.

La Commission des Hospices est tombée d'accord avec un fermier pour louer une parcelle de bonne terre. On y plantera des pommes de terre, destinées à assurer le ravitaillement des vieillards, malades et orphelins qui sont à sa charge.

14 mars.

Délicate attention teutonne : la fanfare du Bataillon de Solingen donne une aubade chez un capitaine, à l'occasion de son 52ème anniversaire. Les commentaires narquois vont bon train et les Brainois ricanent.

17 mars.

Le Sergent Gaston Duray, du 9ème de Ligne, né à Braine-le-Comte le 6 août 1894, décède dans un hôpital à Adinkerke.

Arrestation à la pompe de la Coulette d'une riveraine qui venait y remplir ses seaux : elle avait, erreur impardonnable, oublié d'emporter sa carte d'identité. Beaucoup se demandent s'il ne faudra pas bientôt s'en munir pour aller aux toilettes.



La fin du Zeppelin L 20.

28 mars.

Distribution de farine aux nécessiteux, mais elle est malheureusement en grande partie avariée, car elle a été stockée dans de mauvaises conditions. Les réactions sont vives, et le mécontentement gronde face au gâchis d'une denrée aussi précieuse.

31 mars.

Un avion allemand se pose dans une prairie non loin du chemin des Dames. Des centaines de Brainois se déplacent pour aller observer ce drôle d'oiseau, qui décolle une heure plus tard.

1 avril.

Enterrement d'un employé allemand du chemin de fer. Est-il mort de maladie, ou a-t-il été tué dans un accident ? Les archives ne donnent pas de précisions à ce sujet.

5 avril.

Chez Marcelle Staumont, deux chambres sont réquisitionnées pour un officier et son ordonnance, malgré les réticences de la famille.

L'échevin Jean-Baptiste Pappleux, ainsi que son fils, auraient été condamnés à 10 jours de prison, et à 150 marks d'amende, pour avoir utilisé deux fois le même passavant.

6 avril.

Distribution de deux wagons de charbon aux pauvres de la ville. La place de la Gare est encombrée de brouettes.

8 avril.

Le Conseil communal reçoit un rappel à l'ordre émanant du Président de l'Administration civile du Hainaut, M. Haniel. La ville aurait dû payer une somme de 280 francs, avant le 19 mars, part qui lui incombe dans les frais de la police des moeurs du Grand Mons.

16 avril.

La gestion des finances de l'hôpital-hospice de Braine-le-Comte est apparemment saine et économique. La caisse du receveur a été vérifiée pour le premier semestre, et l'excédent est de 4.716,35 francs. Il avait été prévu qu'il ne serait que de 30,15 francs.

La Commission examine le cas d'une épouse qui a été abandonnée par son mari, et qui se retrouve sans ressources. Comme elle s'occupe de son neveu orphelin, âgé de 9 ans,



Sur le front belge, face à l'Yser,
la vie s'est organisée, et les abris sont un peu plus sûrs.



elle recevra une somme de 15 francs par mois, jusqu'à la fin de la guerre, pour autant que son mari ne rentre pas au logis.

Les Autorités allemandes ont fait admettre une Brainoise à l'hôpital spécial de Mons, pour cause de maladie vénérienne. Comme son mari est au front, et que ses cinq enfants ne peuvent pas l'accompagner, la Commission demande à leur grand-mère maternelle de les prendre en charge. Elle lui versera l'argent nécessaire à leur entretien, aussi longtemps que durera la détention de leur mère.

17 avril.

M. Flore Warot est, depuis le 9 décembre 1897, institutrice à Steenkerque. Le Conseil communal décide de lui accorder une augmentation, qui porte son traitement à 1.800 francs par an, y compris une indemnité de direction de 100 francs.

25 avril.

Passage d'un zeppelin vers 18h30. Beaucoup de monde se presse dans les rues pour observer le monstre aérien qui fait lentement route vers l'ouest. Depuis plus d'un an pendant la nuit, les Allemands vont bombarder Londres avec leurs zeppelins. Ils inaugurent ainsi une nouvelle forme de guerre : le bombardement aveugle des populations civiles. Les Alliés ne tarderont pas à leur rendre la pareille.

3 mai.

Les chevaux coûtent une fortune. Ceux qui valaient 1.000 francs, il y a quelque temps, en valent maintenant plus du triple.

11 mai.

Sur le marché, les oeufs se vendent à 6,40 francs le quarteron. Des « cossons », grossistes venus de l'extérieur s'emparent de tous les oeufs, mais les Brainois protestent vigoureusement, et des soldats allemands interviennent. Ils arrêtent les marchands dans les rues avoisinantes, et ces derniers sont obligés de revendre les oeufs au public au prix plus raisonnable de 5 francs le quarteron, soit 20 centimes pièce. Une poule vaut 17,50 francs.

12 mai.

Le Président de la Commission des Hospices, M. Dequenne, qui est aussi responsable des orphelins et enfants abandonnés, reçoit une lettre de Soeur Antonia, directrice de l'Institut Saint-Antoine :

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de vous faire connaître la décision que nous venons de prendre au sujet de votre petit protégé, Eugène S..., que vous avez bien voulu nous confier en février dernier. Bien volontiers, Monsieur le Président, nous avons voulu faire un essai. Nous trouvons que cet enfant a beaucoup de qualités et d'aptitudes aux études, néanmoins nous vous serions très reconnaissants si vous pouviez placer cet enfant dans un institut dirigé par

des hommes. Inutile d'en dire davantage. Veuillez, je vous prie, monsieur le Président, faire votre possible pour trouver un institut pour ce petit garçon et le reprendre d'ici.

J'espère, Monsieur le Président, que vous donnerez suite à ma demande. En attendant, veuillez agréer, Monsieur le Président, l'hommage de nos sentiments respectueux. Votre très humble servante,

Soeur Antonia,
Institut Saint-Antoine,
Scailmont - Manage.

Le jeune et turbulent Eugène, qui effrayait tant les bonnes soeurs, sera transféré quelques mois plus tard chez les Frères de la Charité, dans la même localité. A la fin de l'année scolaire 1918, il obtiendra des résultats très acceptables. Leçons, devoirs, conduite et piété : satisfaisants, régularité et politesse : passables. On connaît aussi les conditions de la pension à l'Institut Saint-Antoine, pour la période allant du 6 février au 19 avril 1916, date des vacances de Pâques. Pension : 100 francs, usage des meubles (jusqu'en août) : 10 francs, location de la literie : 15 francs, effets : 71,90 francs. Total : 196,90 francs.

19 mai.

Le Conseil communal de Steenkerque décide de prendre part à la constitution d'une société coopérative : « Les Magasins communaux de la Zone de Soignies ». La commune souscrit huit parts, ce qui représente un capital de 4.000 francs.

22 mai.

Vol d'une vache dans une prairie à la Genette. L'animal a été abattu et dépecé sur place, et les voleurs ont disparu sans laisser de traces.

Le Conseil communal de Braine-le-Comte estime qu'il n'y a pas lieu de distribuer des repas aux élèves qui fréquentent les écoles de la ville. Comme il existe déjà trois œuvres qui organisent des soupes populaires, et qu'elles sont subsidiées en nature par la commune, en créer une quatrième ferait double emploi.

25 mai.

La commune d'Hennuyères décide à son tour de souscrire vingt parts à la mise sur pied des « Magasins communaux de la Zone de Soignies ». Elle investit donc une somme de 10.000 francs.

26 mai.

Le Général Joffre demande au Général Haig, commandant des forces britanniques, d'avancer la date de la grande offensive qu'elles préparent sur la Somme. Si on attendait le 15 août, dit-il, l'armée française aurait cessé d'exister. Le début de l'attaque est donc fixé au 1er juillet.

27 mai.

Grande opération de contrôle au tunnel. Pendant plus d'une semaine, des trains de voyageurs vont devoir stopper pour permettre aux militaires de vérifier l'identité des passagers et de fouiller leurs bagages. Pourquoi ces contrôles ne sont-ils pas effectués à la gare ?



Bataille navale du Jutland.
Navire de la Royal Navy.

30 mai.

La Royal Navy et la marine allemande s'affrontent pour le contrôle de la Mer du Nord, et pour briser un double blocus, dont souffre l'Allemagne mais aussi la Russie. La Bataille du Jutland, aussi appelée du Skagerrak, se déroule à 100 km à l'ouest du Danemark. Elle fait rage pendant deux jours, les 30 mai et 1er juin, et reste indécise, malgré les revendications de victoire des deux adversaires. Les Anglais perdent 3 croiseurs de bataille, 3 croiseurs, 8 torpilleurs et plus de 6.000 hommes. De leur côté, les Allemands perdent 1 cuirassé, 1 croiseur de bataille, 4 croiseurs légers, 5 torpilleurs et 3.000 hommes. Leurs pertes sont donc plus légères, mais les Britanniques gardent malgré tout la maîtrise incontestée de la mer. Quelques mois plus tard, le Haut Commandement allemand renonce à l'idée de tout nouvel affrontement, car il comporterait des risques inacceptables. La flotte de haute mer restera donc sur la défensive jusqu'à la fin de la guerre. Ce sont donc bien les Anglais qui ont gagné la Bataille du Jutland.

2 juin.

Les Allemands arborent leurs drapeaux malgré tout : ils célèbrent ce qu'ils considèrent comme étant une grande victoire navale. La fanfare fait une longue sortie dans les rues à 9h00 du soir, suivie d'un concert sur le kiosque de la Grand Place.

7 juin.

A Verdun, les Allemands s'emparent du fort de Vaux, bastion nord-est de la place forte. C'est un nouveau coup très dur pour le moral des Français.

9 juin.

Le soldat Ernest Gaudissart, du 1er Régiment de Ligne, est tué à Boezinge. Il était né le 19 juillet 1890 à Bruxelles.

10 juin.

En ce samedi, veille de la Pentecôte, les Allemands font la noce et se saoulent au champagne. Célébreraient-ils encore leur pseudo victoire du Jutland ? Vers 2 heures du matin, ils entreprennent de bruyantes promenades en ville.

11 juin.

Des demoiselles vendent des bouquets de violettes au profit de l'œuvre « Les Orphelins de la Guerre ». Elles en écoulent plus de 3.000 en l'espace de quelques heures.

18 juin.

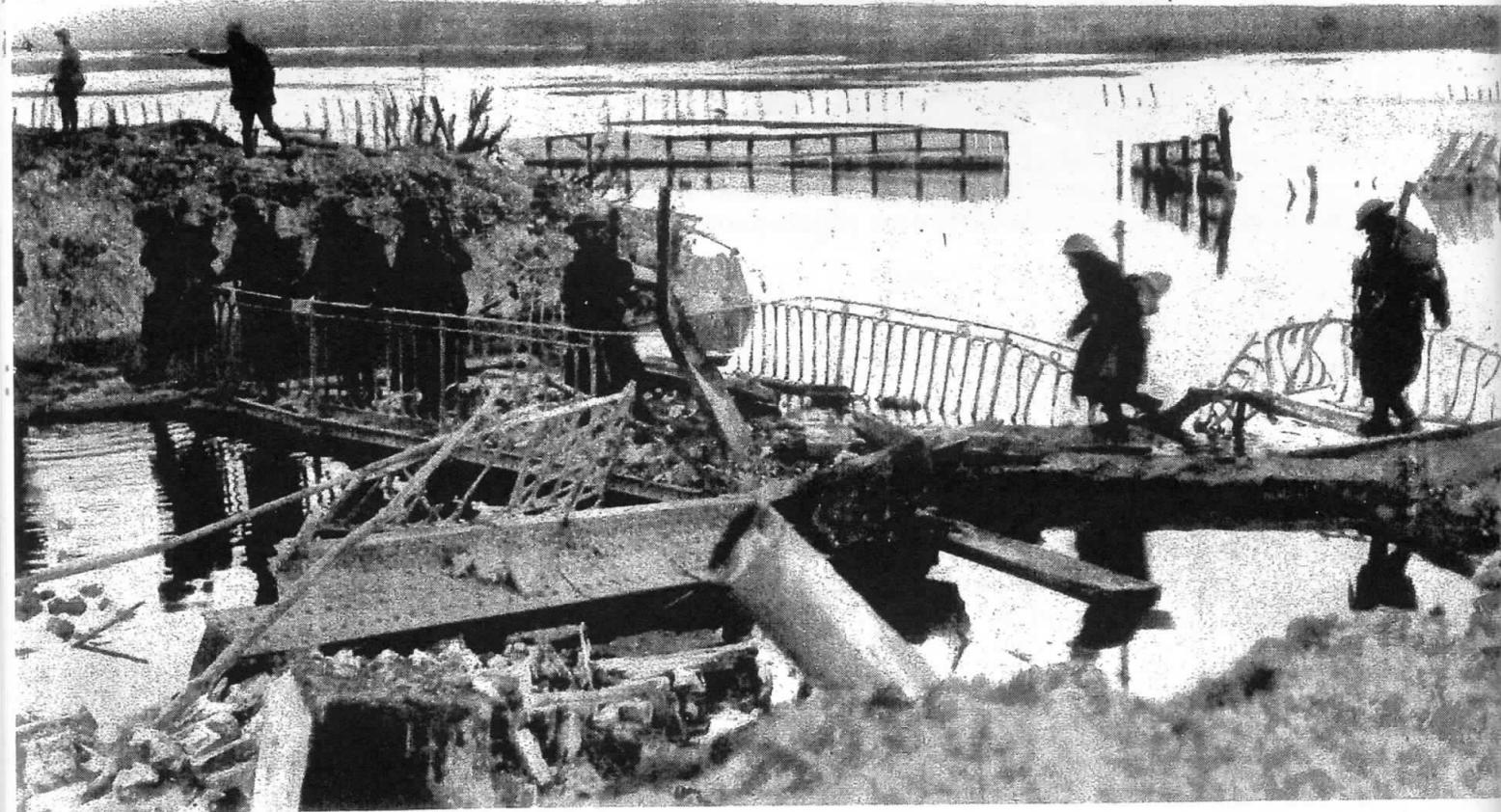
La Croix Verte vend des œufs à 15 centimes, et du beurre à 5 francs le kilo. La liste des 70 fermiers qui approvisionnent le magasin est affichée. Ils remontent nettement dans l'estime de leurs concitoyens.

21 juin.

Le Général von Falkenhayn est contraint de prélever des divisions sur le front de l'ouest pour voler au secours des Austro-Hongrois, bousculés par l'offensive russe commandée par Broussilov.



1^{er} juillet 1916. Soldats britanniques avant l'assaut.



Franchissement de la Somme, beaucoup plus tard ...

Le 21 juin, à Verdun, les Allemands utilisent le gaz phosgène pour soutenir une nouvelle attaque de grande envergure. Les Français tiennent bon, mais ont quasiment atteint le point de rupture. Seule la perspective d'une offensive anglaise imminente sur la Somme leur donne le courage de résister. Les saignées de Verdun ont déjà réduit leur contribution à cette opération de 40 à 16 divisions, dont seulement 5 seront prêtes à la veille du 1er juillet.

24 juin.

L'artillerie britannique commence le pilonnage des positions allemandes dans la Somme. Du 24 au 29 juin, plus de 1.200.000 obus sont tirés.

25 juin.

Première organisation d'un tournoi de football au profit des œuvres de bienfaisance. L'initiative est couronnée de succès, et le bénéfice net se monte à 205 francs.

27 juin.

La commune d'Hennuyères décide d'améliorer le chemin qui relie la gare au centre du village. Le devis est de 110.923 francs pour une longueur de 1.372 mètres. Ne pouvant financer seule un chantier de cette importance, elle décide de solliciter des subsides pour le financer : 20% auprès de la Province, et 50% auprès de l'Etat.

29 juin.

Convocation exceptionnelle de la garde-civique. Ses membres, inquiets, s'interrogent sur les intentions de la Kommandantur. En fait, ils ont été réunis pour recevoir une nouvelle carte.

30 juin.

Sur le front de la Somme, le bombardement des positions allemandes s'intensifie : 375.000 obus sont tirés en une seule journée.

1 juillet.

A 7h28, les Alliés déclenchent leur offensive tant attendue sur la Somme. La première vague d'assaut aligne 60.000 Britanniques, sur un front de 27 km. Ils pensent, à tort, que le bombardement des derniers jours ont anéanti les positions ennemis.

Les Allemands se sont retranchés dans la région depuis plus de deux ans. Les abris qu'ils ont creusés, plusieurs mètres sous terre, peuvent résister à tous les impacts, sauf ceux des plus gros obus. Beaucoup de positions ont donc été bouleversées, des tranchées anéanties, mais la plupart des défenseurs sont prêts au combat.

Courbés sous le poids de leur équipement, les fantassins anglais avancent lentement en terrain découvert. Ils sont impitoyablement fauchés par les mitrailleuses allemandes. Au soir du premier jour, 320.000 Britanniques ont été lancés dans la bataille, mais 20.000 d'entre eux ont été tués. Les pertes auraient été plus lourdes encore si les soldats, rompant les rangs, ne s'étaient mis à ramper pour avoir la vie sauve. C'est pour l'Armée anglaise le jour le plus meurtrier de toute la guerre. On compte aussi 40.000 blessés et disparus. Les Allemands n'ont perdu que 6.000 hommes.



Fusiliers marins français.

Du 1er juillet au 19 novembre, la Bataille de la Somme va absorber toute l'énergie de l'Angleterre sur le front de l'ouest pour l'année 1916. Pour la première fois, les Anglais vont supporter la plus lourde charge d'une grande offensive. Ils vont avancer ici et là, mais la progression maximum ne sera que d'une quinzaine de kilomètres, en plus de quatre mois et demi de terribles combats. Les Alliés ne pourront jamais percer la ligne Bapaume - Péronne.

7 juillet.

Selon René Lepers, de sérieux incidents se multiplient dans la région entre fermiers et maraudeurs. Ces derniers, de plus en plus nombreux, viennent dépouiller les champs de leurs épis. A Rebécq, un fermier a même fait appel aux Allemands pour intervenir. Il y aurait eu dix blessés et plusieurs arrestations.

8 juillet.

Au cours d'une perquisition chez un fermier, qui avait déclaré ne pas posséder un gramme de beurre, les Allemands en saisissent 45 kilos. La police locale est chargée de la vente de la précieuse denrée, au prix officiel bien entendu.

9 juillet.

Les comptes des Hospices civils révèlent un excédent 6727,65 francs. Leur gestion est particulièrement efficace.

La Commission décide d'accorder « certains secours temporaires » à une Brainoise qui doit s'occuper de sa petite-fille, les parents de cette dernière étant détenus à la prison de Mons pour « actes immoraux ».

12 juillet.

Dans la région d'Ypres, les Allemands utilisent pour la première fois un nouveau gaz de combat, encore plus nocif que les précédents. Il sera baptisé « ypérite ». 3.000 soldats alliés sont intoxiqués.

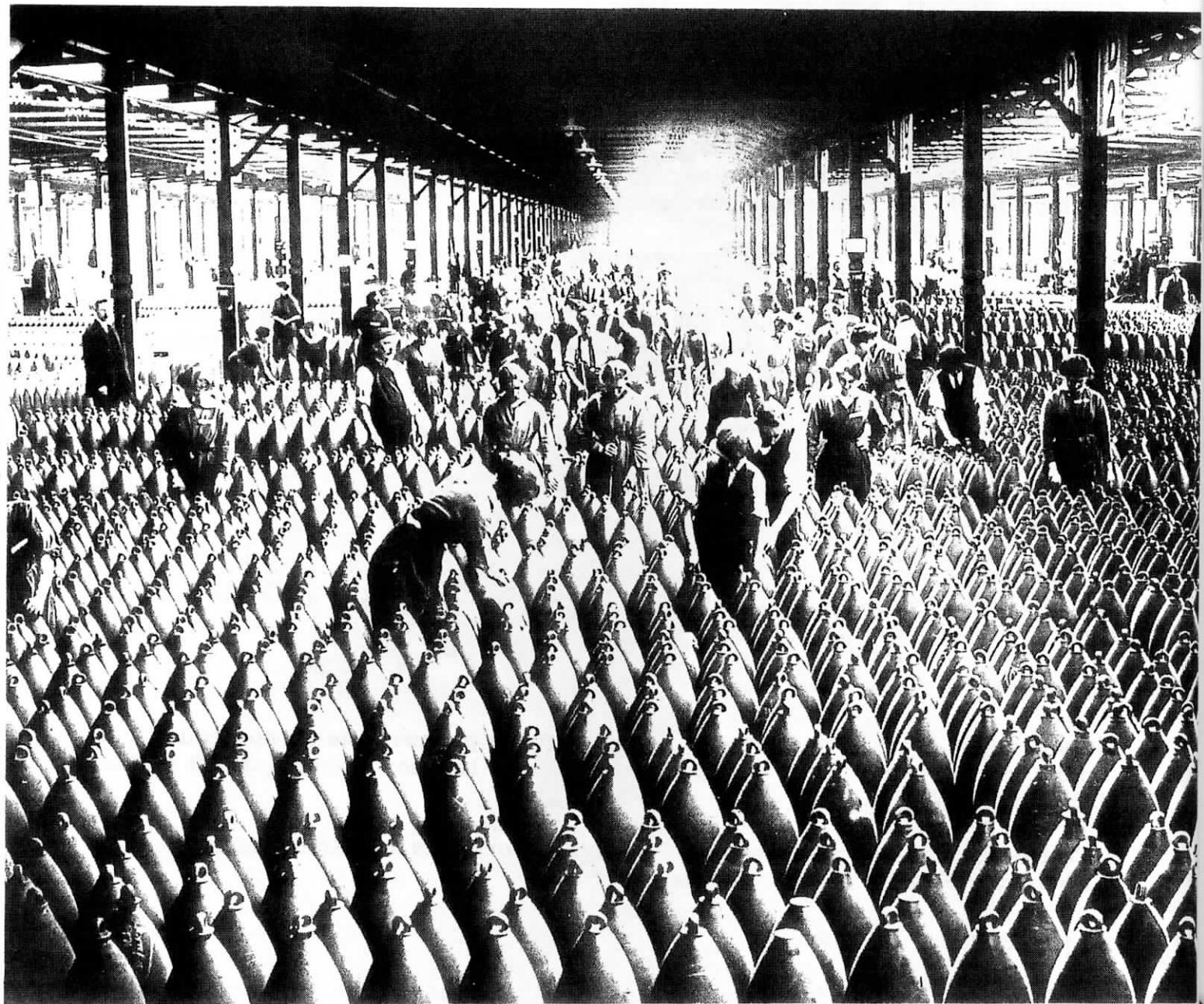
A Braine-le-Comte, des glaneuses sont arrêtées et conduites à la Kommandantur de la rue Ferrer, où elles sont retenues plusieurs heures.

15 juillet.

Au 15 juillet, et sur le seul front de Verdun, les Allemands ont tiré plus de 21.000.000 d'obus d'un calibre égal ou supérieur à 120 mm. Les Français en ont probablement tiré tout autant. Tous les villages ont été rayés de la carte, les arbres ont été déchiquetés et la région n'est plus qu'un immense champ de cratères.

A l'approche du 21 juillet, une affiche rappelle qu'il est interdit d'arborer le drapeau belge. Toute manifestation sera sanctionnée d'une amende de 20.000 marks et de six mois de prison.

A Hennuyères, le Conseil communal remet à plus tard l'approbation des plans et devis pour l'amélioration du chemin qui relie la gare à la Genette. La commune n'a pas les moyens de financer le projet.



Dans tous les pays, les usines d'armement tournent à plein régime, utilisant souvent une main d'œuvre féminine.

19 juillet.

Le magasin de ravitaillement de la rue de Mons a été cambriolé. Les voleurs se sont introduits dans les locaux pendant la nuit, en crocheting une serrure. Ils sont repartis en emportant 100 kilos de riz et 125 kilos de lard. Personne n'a rien vu, mais la police a quand même procédé à l'arrestation de quelques suspects.

20 juillet.

Le Bataillon de Landsturm de Solingen ne sera resté à Braine-le-Comte qu'un peu plus de quatre mois. Il quitte la ville le 20 juillet, et est remplacé le jour même par un bataillon originaire d'Altona, une ville située près de Hambourg.

21 juillet.

Tout comme en 1915, personne ne prend le risque de provoquer l'occupant ouvertement. Il y a cependant d'autres façons d'afficher ses sentiments. A l'occasion de la grand messe, l'église paroissiale est bondée, et les fidèles prient pour la patrie et les soldats tués au combat. On joue même la Brabançonne ! René Lepers rappelle que celui qui se permettrait de chanter l'hymne national en rue serait immédiatement arrêté. Les notables portent leurs hauts-de-forme, manière non équivoque de rappeler que le 21 juillet n'est pas un jour comme les autres.

22 juillet.

Jour de grand départ pour le front. Les 1.500 soldats qui ont été rassemblés à la gare vont - paraît-il - être envoyés en Russie. Vers 20h30, une voiture rutilante arrive en provenance de Mons. Elle transporte le Gouverneur allemand du Hainaut et un général. Officiers et soldats présentent les armes, tandis que la fanfare joue un air martial. Le général prononce ensuite un discours solennel, et harangue les troupes. Quand son allocution est terminée, les soldats scandent : « Es lebt der Kaiser ! » « Vive l'empereur ! ». Ensuite, un grand banquet au buffet de la gare réunit le gouverneur, le général et les officiers. Quant aux soldats, ils s'installent sur la place et cassent la croûte le long des trottoirs. Dans quelques heures, leur train partira vers l'Allemagne.

23 juillet.

Le Brainois Emile Lefort, qui avait été arrêté le vendredi 14 janvier et était détenu à la prison de Saint-Gilles, sous l'inculpation d'espionnage, est condamné à 15 ans de travaux forcés.

30 juillet.

Le Conseil communal de Steenkerque décide de recruter un garde-champêtre auxiliaire, en attendant le retour du titulaire, qui se bat sur le front de l'Yser. Il présente la candidature de Léopold Duchêne, 41 ans, garde particulier, à l'approbation du Président de l'Administration civile allemande en Hainaut. Il sera autorisé à porter le képi, signe distinctif de ses fonctions.

1 août.

Ordre est donné à tous les bergers de tondre leurs moutons, et de fournir la laine aux Allemands.

Brouine-le-Comte le 3 Août 1916

Messieurs les membres du bureau des hospices.

J'ai l'honneur de solliciter de la com-
mune des hospices; d'être admis comme pensionnaire
dans cette maison.

Voici ma situation: Âgé de 61 ans, je suis sans tra-
vaille depuis le commencement de la guerre; pour
ce motif; et que ma femme ne veut plus me rendre
l'argent que je posséderai; la vie est intenable
chez moi, en plus par suite de mauvais traitement
je suis devenue malade.

Ma maison étant entièrement à moi, je peux
disposer d'une somme pour indemniser ces parties
les hospices.

Dans l'espoir d'être admis, je vous présente
Messieurs, avec mes remerciements antérieurs mes
salutations distinguées.

C..... Louis

Pour réponse
Rue des Remparts 19



Notre laine partant pour l'Allemagne.

3 août.

Les particuliers doivent déclarer leurs « stocks de cuivre ». Le 18 août, ils devront déclarer toute leur bonneterie. Tout ce qui possède une certaine valeur est répertorié et le pillage du pays est organisé de façon systématique. Privés de beaucoup de matières premières à cause du blocus efficace imposé par la Royal Navy, les Allemands vont ruiner les territoires qu'ils occupent en Belgique et dans le nord de la France.

Les comptes du Bureau de Bienfaisance font ressortir, pour l'année 1915, un équilibre parfait entre les recettes et les dépenses. Elles se sont élevées à 23.360,36 francs.

6 août.

La Commission des Hospices refuse d'intervenir dans les frais d'opération d'une Brainoise opérée par le Docteur F. Frère, de Bruxelles. Cette opération a eu lieu sans l'avis des médecins de l'hôpital, et sans l'autorisation de la Commission.

7 août.

Il est dorénavant interdit aux hôteliers et restaurateurs de servir plus d'un plat de viande à leurs clients. L'affiche entre même dans les détails, en précisant : « Il est permis de préparer la viande avec sa propre graisse, mais il est interdit d'y ajouter d'autre graisse ». Le 11 août, les pâtissiers recevront l'ordre de ne plus préparer de tartes à la crème. La population se demande ce que les officiers allemands vont bien pouvoir manger comme dessert.

16 août.

Nouvelle directive du Gouverneur général du Hainaut : « Les pommes de terre ne peuvent être mûres que le 10 septembre ». Formulation malencontreuse, ou volonté allemande d'interférer sur le cours de la nature, et de faire mûrir les pommes de terre à date déterminée ?

21 août.

Il y a deux ans, jour pour jour, que le premier soldat allemand est arrivé à Braine-le-Comte. Qui aurait cru, à l'époque, que la guerre durerait aussi longtemps ? Sur la Somme et à Verdun, les combats continuent à faire rage. Des centaines de milliers de soldats tombent en pure perte. Le Général Joffre, Commandant en Chef, poursuit, selon sa propre expression, le « grignotage » de l'ennemi, mais personne n'entrevoit la fin de la guerre. Quelques mois plus tard, le 12 décembre 1916, il sera remplacé par le Général Nivelle. Joffre sera nommé maréchal, une manière élégante de camoufler son limogeage. En attendant, ce sont les forces vives des nations les plus avancées qui se détruisent mutuellement et se perdent à tout jamais.

22 août.

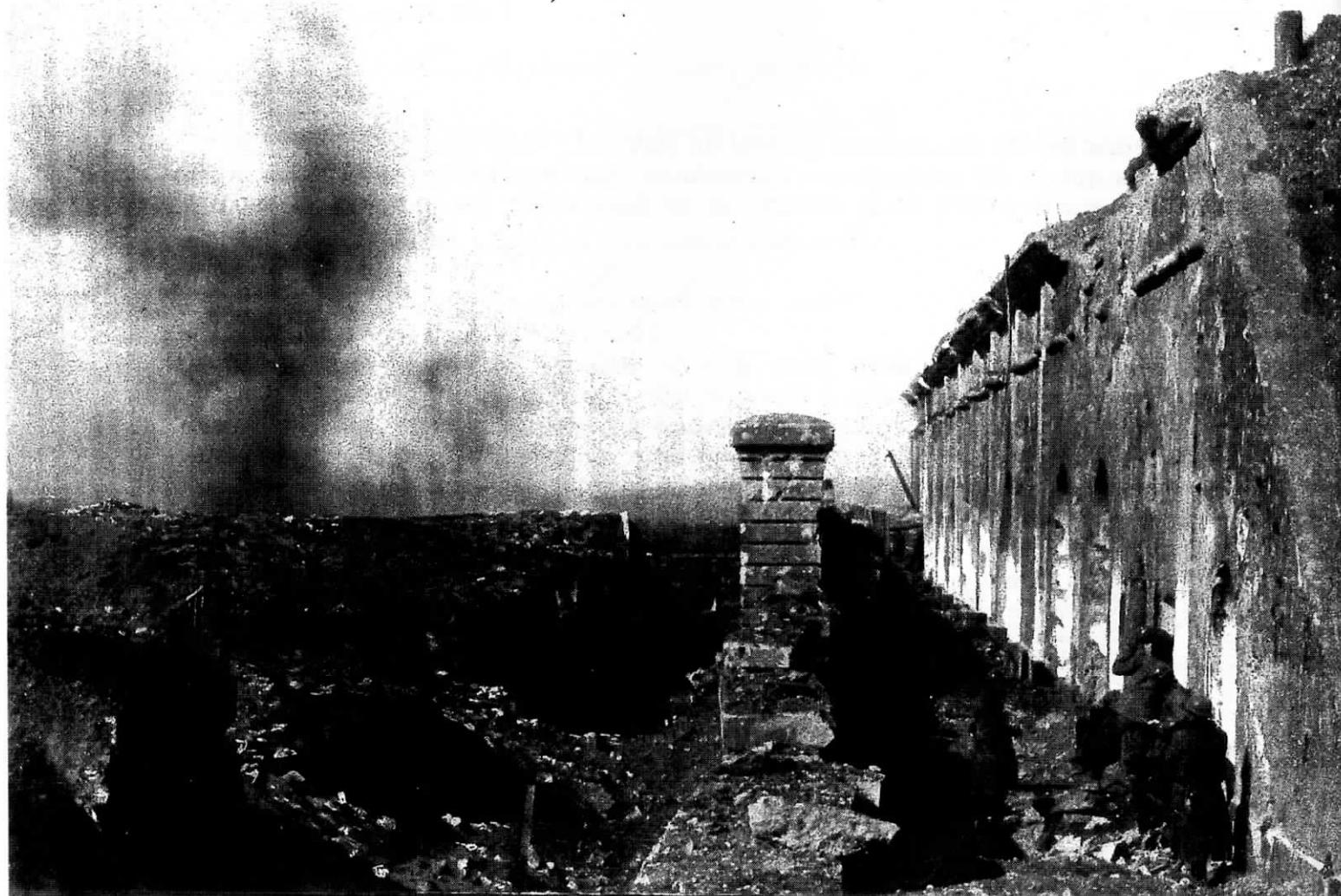
Revue de tous les chevaux de Braine et de la région. Les Allemands en réquisitionnent vingt.

23 août.

Le mois d'août atteint le sommet de la guerre d'usure, avec des massacres de part et d'autre, pour des résultats sur le terrain minimes ou nuls. Bien souvent, des monceaux



Une attaque de plus, pour des résultats dérisoires.



Le Fort de Vaux en pleine bataille.

de cadavres jonchent les objectifs atteints, que l'adversaire reprend quelques heures plus tard. Le 23 août, les pertes allemandes et la baisse du moral atteignent des proportions telles que le Général von Bülow est forcé de modifier l'ordre impitoyable de von Falkenhayn :

« Le principe de la guerre des tranchées doit être de ne céder aucun pied de terrain, et si un pied de terrain vient à être perdu, d'engager jusqu'au dernier homme pour le reconquérir par une contre-attaque immédiate ».

Le Bourgmestre Henri Neuman décède des suites d'une angine de poitrine, à l'âge de 60 ans. Conseiller communal depuis 1886, bourgmestre depuis 1894, conseiller provincial, sénateur, ce grand libéral faisait partie du Collège échevinal depuis plus de trente ans. Ses amis et ses adversaires politiques insistent pour qu'une lettre de condoléances soit adressée à sa famille, au nom de tous les membres du Conseil, et qu'un hommage public lui soit rendu. La rue du Rempart deviendra la rue Henri Neuman. Ses fonctions à la tête de la commune seront reprises par Emile Heuchon.

24 août.

La Commission des Hospices se réunit à l'occasion du décès du bourgmestre. Son président rappelle les qualités du défunt, et souligne le dévouement dont il a toujours fait preuve envers les plus démunis. Tous les membres de la Commission assisteront aux funérailles, de même que toutes les personnes valides de l'hospice.

27 août.

Les funérailles solennelles d'Henri Neuman se déroulent à 15h00. Des milliers de Brainois tiennent à rendre un dernier hommage à celui qui a tant fait pour sa ville.

Après de longues tergiversations, que ses alliés s'expliquent mal, l'Italie déclare enfin la guerre à l'Allemagne. Le conflit avec l'Autriche-Hongrie avait éclaté plus de 15 mois plus tôt, le 23 mai 1915.

A Steenkerque, la taxe sur les chiens instaurée le 27 juillet 1915 est maintenue. Les prix n'ont pas été modifiés, et varient de 4 à 14 francs par an et par chien, en fonction de la race, de la taille et de l'utilité de l'animal. En 1915, cette taxe a rapporté 462 francs à la commune.

28 août.

Devant la tournure que prennent les événements, le Commandant en Chef de l'Armée allemande, Erich von Falkenhayn se voit contraint de démissionner. Il est remplacé par Paul von Hindenburg.

2 septembre.

Il paraît que 7 soldats originaires de Soignies ont été tués pendant le seul mois de juillet.

5 septembre.

Abel Decuyper, soldat au 1er de Ligne, est tué à Boezinge. Né à Soignies le 9 février 1894, célibataire, il avait 22 ans.

Boursier le Président

Annex 3/9/15

j'rai à offrir encore quelques tonnes de poisson salé,
Morne-Kimbellois <joues de morue> cagnis & très
afféritant, à f 175.- la tonne de 100 Kgs net.

Harengs salés, nouveaux, gros poissous pluri, extra
à f 370.- la tonne de 800/850 p^m..

Profiter en, car plus rien ne vendre, & cela va
devenir introuvable.

A Vos ordres & dévoués serviteurs

J. Struyf

Saucisson de Jambon fumé extra fin 4.10 à Kilo.

Chaque semaine fais.. - < vivandes expertisées >



Premier blindé britannique.

6 septembre.

Mise sous séquestre des carrières de porphyre de Quenast. Tous les ouvriers et employés se retrouvent au chômage. C'est un coup très dur qui frappe toute la région.

8 septembre.

Joseph Struyf, commerçant à Anvers, propose par carte postale ses produits aux hospices de Braine-le-Comte. Il vend de la morue à 175 francs les 100 kilos, des harengs salés à 370 francs le tonneau d'environ 800-850 pièces, et aussi du saucisson de jambon fumé à 4,10 francs le kilo. Il ajoute : « Profitez-en, car plus rien ne rentre, et cela va devenir introuvable », et signe « A vos ordres, votre dévoué serviteur, J. Struyf ».

12 septembre.

Le Président de la Commission des Hospices reçoit une lettre de Soeur Marguerite-Marie, directrice d'un orphelinat à Ellezelles. Elle regrette ne plus pouvoir accepter d'enfants pour le moment, mais espère pouvoir en accueillir après la guerre.

15 septembre.

Pour la toute première fois, les Britanniques utilisent une arme révolutionnaire : le char d'assaut. Lourdement blindés, puissamment armés, mais très lents, les chars soutiennent la progression de l'infanterie et avancent à son rythme. On est encore bien loin de la guerre éclair menée par les Panzer de la Wehrmacht en 1940.

17 septembre.

Victor Moucheron, ouvrier d'atelier, est atteint de cataracte à l'oeil droit. Il peut récupérer une partie de la vision à condition de subir une intervention chirurgicale. Il est admis à la clinique du Docteur Fauconnier, pour y être soigné aux frais de la Commission des hospices, à raison de 6 francs par jour.

19 septembre.

La direction des Etablissements Mahillon & Ritschel, de Bruxelles, s'adresse à la Commission des Hospices, car elle a été informée du projet de construction d'un nouvel orphelinat à Braine-le-Comte. Spécialiste des installations de chauffage et de ventilation, elle insiste sur le sérieux de ses prestations. Le papier à en-tête rappelle en grands caractères que ces établissements ne sont que la succursale belge de la firme Rudolf Otto Meyer, qui est établie à Hambourg, Berlin, Brême, Kiel, Francfort, Posen et Strasbourg. Etant donné les circonstances, l'orphelinat ne sera pas construit, mais on peut parier que la firme allemande n'aurait pas été retenue.

21 septembre.

Etant donné que la guerre se poursuit, et que les vivres deviennent de plus en plus chers, le Bureau de Bienfaisance décide à l'unanimité d'augmenter les secours mensuels. Les indigents verront passer leur indemnité de 4 à 6 francs, ou de 8 à 10 francs.

LA NATIONALE PHARMACEUTIQUE
UNION DES SOCIÉTÉS ET DES ŒUVRES PHARMACEUTIQUES BELGES
FÉDÉRATION RECONNUE (MONITEUR DU 5 AOUT 1910, ACTE 1682)

III^e SECTION
SERVICE PHARMACEUTIQUE
DES
SOCIÉTÉS D'ASSURANCES

—
TÉLÉPHONE O 174
—
226, RUE DE LA LOI
—
BRUXELLES

SERVICE DE LA REPARTITION DU SUCRE

Bruxelles, le 29 Septembre 1916

COMPTE CHÈQUES POSTAUX
N° 441

Messieurs les Administrateurs
des Hopitaux et Hospices

Messieurs,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que la Zuckerverteilungsstelle est intentionnée d'accorder du sucre Hollandais pour la consommation des pharmacies des Hopitaux et Hospices, mais à l'usage exclusif de la préparation des médicaments.

La Zuckerverteilungsstelle ajoute " L'approvisionnement des malades, traités dans les hopitaux, est exclue attendu qu'elle incombe aux communes."

S'il entre dans les intentions de votre Administration de bénéficier de la répartition de sucre Hollandais, veuillez, je vous prie, avoir l'obligeance de m'en informer et, dans ce cas, je vous ferai parvenir les documents mentionnant les renseignements que vous avez à fournir pour l'obtention de sucre Hollandais.

La Nationale Pharmaceutique a été chargée de la répartition du sucre Hollandais pour tous les besoins médicaux et pharmaceutiques.

Veuillez agréer, je vous prie, Messieurs, mes sincères salutations.

Le Directeur de la Nationale Pharmaceutique
R.Pattou

30 septembre.

Passage à l'heure d'hiver. Il faut retarder les montres d'une heure.

6 octobre.

Dans un de ses livres, Marcel Lobet (1907-1992), journaliste et écrivain brainois bien connu, raconte une anecdote. Comme la récolte de choux blancs a été particulièrement abondante, ses parents décident de préparer un énorme tonneau de choucroute en prévision des jours difficiles. Les choux ont été lavés, découpés, et on y a ajouté des baies de genévrier, des clous de girofle et des grains de poivre. Le tout doit être pressé, comprimé dans la saumure par un couvercle de bois. Le jeune Marcel, 9 ans, est chargé de ramener de lourds pavés de porphyre à l'insu du cantonnier. Son long caban lui permet de dissimuler son larcin, commis pour la bonne cause.

La famille est aussi parvenue à convaincre un fermier de lui vendre des pommes de terre, mais le « censi » refuse de les livrer à domicile, par crainte des Allemands. Le père propose au fermier d'assumer le transport sans passant, mais il n'a jamais conduit un cheval et une charrette. Il renonce à employer le fouet, préférant se remplir les poches de morceaux de sucre, denrée rare, pour amadouer le bidet au cas où celui-ci refuserait d'avancer.

8 octobre.

L'Administration communale doit encore, pour l'année 1915, une somme de 1675,72 francs à l'hôpital spécial de Mons, où sont soignées les personnes atteintes de maladies vénériennes. A partir du 1er mars 1916, la journée d'hospitalisation coûte 4,50 francs. Comme les frais étaient vraisemblablement moins élevés en 1915, on peut en déduire que la commune est redevable de plus de 400 jours d'hospitalisation, ce qui donne une idée de la gravité du problème. Etant donné que sa situation financière est favorable, la Commission des Hospices accepte de prendre ces frais à sa charge.

10 octobre.

Vérification de la caisse du Receveur communal de Steenkerque, Jules Varlet. Elle contient 3100,18 francs en numéraire, et un carnet de compte courant à Caisse d'Epargne et de Retraite dont le solde est de 814 francs. Le total se monte à 3914,18 francs.

12 octobre.

En partance pour le front, les uhlans de la garnison de Soignies viennent s'embarquer avec leurs chevaux à la gare de Braine-le-Comte. Les témoins de la scène sont scandalisés par l'attitude d'une demi-douzaine de « commères » qui les accompagnent en riant et partagent des friandises.

15 octobre.

Disparition du tram vicinal. Les Allemands démontent les voies de la ligne Braine-le-Comte - Virginal. La ligne qui relie Virginal à Hennuyères et Rebécq subit le même sort. Ils emportent les rails, le matériel et toutes les installations démontables. Le 3 novembre, ils commenceront le démontage et l'enlèvement des rails du chemin de fer à voie étroite qui relie la sablière du Marouset à la rue de Nivelles.



L'offensive britannique s'enlise dans la boue de l'automne 1916.

17 octobre.

A Steenkerque, le budget pour l'année 1917 est approuvé. Etant donné les circonstances, certaines dépenses ont été réduites ou supprimées. Les recettes ordinaires ont été chiffrées à 17.143,96 francs, et les dépenses de même nature à 17.134,13 francs. Cela représente un excédent de 9,83 francs. Les recettes extraordinaires se montent à 7.916,86 francs, et les dépenses à 5.730 francs, soit un excédent global de 2.196,69 francs.

18 octobre.

Le beurre a atteint le prix record de 12 francs le kilo, mais reste le plus souvent introuvable. On commence à vendre de la torréaline, une matière grasse de substitution.

René Lepers résume bien l'état d'esprit de beaucoup de Belges en ces temps difficiles, et ne cache pas une certaine envie teintée d'animosité envers les heureux campagnards :

« La vie est devenue une charge. Et du bateau qui nous fait passer le long de ses rives fugitives, nous n'apercevons plus ni oasis ni cottage, nous ne voyons plus que déception, souffrance et lugubre fumée. Les campagnes seules - représentées par le monde des fermiers - ont sans doute ignoré cette ère maudite, ce formidable pilon qui pèse sur notre pays. Dans les fermes, c'est toujours la vie normale et douce d'autrefois. C'est le bon pain bis, le lait non écrémé, le beurre frais, les oeufs, l'abondance. C'est le morceau de lard croustillant et parfumé qui gonfle dans sa friture, qui danse au milieu de la marmite à côté du chou vert, et c'est toujours la sainte réserve au fond du bon saloir ».

19 octobre.

La grande rafle a commencé. Non contents de piller le pays et de ruiner ses infrastructures, les occupants s'en prennent maintenant aux 685.000 Belges que la guerre a réduits au chômage, et qui sont assistés par le Comité national de Secours. Des dizaines de milliers d'entre eux vont être arrêtés et envoyés dans des camps de travail.

Les premiers trains de déportés en provenance des Flandres traversent la gare. L'annonce de leur passage se répand comme une traînée de poudre et sème la panique. Chacun redoute - à juste titre - que des rafles semblables se reproduisent partout en Belgique, et qu'aucune commune n'y échappera.

23 octobre.

Une affiche renforce les inquiétudes. Elle ordonne à tous les chômeurs de se présenter à la Maison communale pour y être recensés. Selon Lepers, seuls 16 personnes répondent à l'appel. Selon Marcelle Staumont, ils étaient 17. Les curieux se pressent aux abords de la gare pour voir passer les trains, et faire signe aux malheureux qui partent à la rencontre d'un bien sinistre destin. Les Allemands réagissent en interdisant tout rassemblement sur la place de la Gare.

28 octobre.

Plusieurs trains emmènent des ouvriers du Borinage en captivité. De l'intérieur des voitures, par les vitres des portières, les exilés crient parfois le nom de leur commune d'origine : Pâturages, Hornu, Quaregnon, Boussu. Ils sont entassés, sans nourriture et



Position française dévastée par l'artillerie allemande.

sans chauffage. Certains cèdent au désespoir, d'autres crient : « A bas les boches ! » D'autres encore semblent s'être résignés à leur triste sort. Ces lugubres convois répandent partout l'angoisse et la consternation.

A Quaregnon, des femmes et des enfants se sont couchés sur les rails, devant la locomotive, pour empêcher le départ du train. Ils en ont été brutalement chassés par la troupe. Chaque départ provoque des scènes de désespoir déchirantes.

2 novembre.

A Verdun, les Allemands évacuent le fort de Vaux, et le fort de Douaumont est définitivement repris par les Français. La capture de ces deux symboles de la bataille marquent la fin de la tuerie. On estime que les pertes françaises ont atteint 221.000 morts et disparus, et 216.000 blessés. Les Allemands auraient perdu environ 500.000 morts, blessés et disparus. La bataille a fait près d'un million de victimes.

Le Conseil communal se réunit et décide qu'il ne livrera pas la liste des chômeurs aux Allemands. Décision courageuse : à Watermael-Boitsfort, le bourgmestre Delleur a été déporté pour avoir adopté cette attitude. En réponse, le Commandant de Place exige que la liste demandée lui soit remise pour le 7 novembre. Si tel n'est pas le cas, la Commission d'Enquête sera sans égard pour qui que ce soit.

3 novembre.

M. Dequenne, Président de la Commission des Hospices, donne sa démission. Il va quitter Braine-le-Comte pour s'établir à Uccle, et ne peut donc plus continuer à assumer ses responsabilités. En attendant l'élection d'un nouveau président, c'est le doyen d'âge, M. Lemaire, qui exercera ses fonctions.

6 novembre.

Le Conseil répond à la requête allemande en lui faisant parvenir la liste des sujets masculins âgés de 17 ans et plus.

7 novembre.

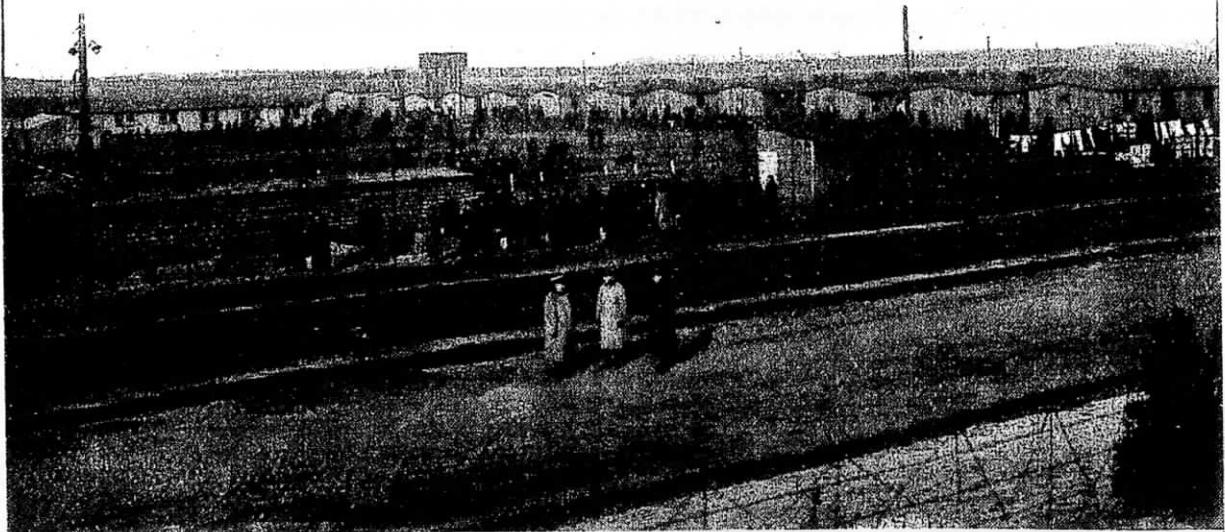
L'affiche que les Brainois redoutaient tellement est apposée sur les murs de la ville.

« Par ordre de Son Excellence Monsieur le Gouverneur de Belgique, tous les citoyens mâles de Braine-le-Comte, âgés de 17 ans et plus, doivent se rendre le jeudi 9 novembre à 7h00, rue de Mons, à l'Ecole moyenne des Filles, unis de leurs cartes d'identité. Ceux qui ne répondront pas à l'appel seront immédiatement emprisonnés ».

Une immense angoisse étreint la ville. Que va-t-il se passer ? Qui sera arrêté et envoyé en Allemagne ? L'enfant pense à son père, la femme à son mari, le père à sa famille. Chacun se prépare à vivre la terrible journée. Les ouvriers et les chômeurs, qui se sentent les plus vulnérables, rassemblent ce qu'il leur reste d'effets convenables, des victuailles, et quelques marks, qu'ils dissimulent précieusement dans la doublure de leurs vêtements.

8 novembre.

La ville de Soignies est complètement bouclée par des centaines de soldats. Plus personne ne peut y entrer ou en sortir. Il fait un temps épouvantable. Un vent glacial



Le camp de Soltau, où sont morts des milliers de déportés.



Aspect du camp de Soltau en hiver.

souffle en bourrasque, et une méchante pluie fouette la population consternée, rassemblée en un misérable troupeau. La cruelle sélection a lieu dans la cour de l'Ecole des Soeurs franciscaines. A l'issue de la rafle, ce sont 842 pauvres diables, trempés jusqu'aux os, qui sont poussés vers la gare et entassés dans un train. 35 ne reviendront jamais de leur exil, et 31 autres mourront par après des séquelles de leur déportation.

A 16h00, 250 soldats quittent Soignies pour se rendre à Braine-le-Comte, où la grande rafle est prévue pour le lendemain.

9 novembre.

Après une nuit affreuse, le jour se lève enfin. La pluie et le vent ont fait place à un ciel redevenu serein. Dès 6h00, les Brainois quittent leurs maisons pour se regrouper en face de l'Ecole moyenne des Filles. A 6h15, les premiers groupes de Ronquières, Henripont et Hennuyères font leur entrée dans la ville. Les gens d'Hennuyères remontent la rue Mayeur Etienne et traversent la Grand Place en chantant une farouche Marseillaise. Les Allemands écoutent le chant interdit sans broncher. Vers 6h30, toutes les rues sont pleines de monde. L'inquiétude se lit sur tous les visages. La peur au ventre, ils attendent le moment redouté qui va décider de leur destin. Plus de 4.000 personnes vont être triées impitoyablement, comme sur un marché aux esclaves, et des centaines d'entre elles ne rentreront pas chez elles ce soir. Beaucoup ne reverront jamais leurs familles.

A 7h00, les soldats arrivent en nombre et les hommes sont regroupés par localité. Les usines, ateliers et autres entreprises ont rassemblé leur personnel. C'est alors que commence un interminable défilé. Selon Lepers, on appelle d'abord les deux fils d'un notable, qui sont libérés aussitôt. C'est ensuite au tour des vieillards de l'hospice, et des éclopés. Les gens se pressent, comme s'ils voulaient en finir au plus vite. Ils sont dirigés vers une triple rangée de barres de fer, qui les canalise vers de longues tables. Le temps passe, interminable. Arrivés devant les officiers chargés du tri, ils présentent leur carte d'identité. Les patrons qui accompagnent leur personnel déclarent que les ouvriers ont un emploi régulier, ce qui suffit à leur rendre la liberté.

Les chômeurs attendent, ne se faisant pas beaucoup d'illusions sur le sort qui va probablement leur être réservé. Soudain, une voix crie : « Les hommes de plus de cinquante ans, à gauche ! » Ils pourront repartir sans être inquiétés. La plupart des autres n'échapperont pas aux filets allemands. Le choix semble être tout à fait arbitraire, et peu importe la situation familiale ou l'état de santé. Les uns sont arrêtés, d'autres peuvent s'en aller. Quoi qu'il en soit, ce sont surtout les pauvres qui vont payer la terrible rançon. Quelques non chômeurs aussi ont été arrêtés, mais pas un bourgeois, pas un homme de la classe aisée n'a été inquiété. La razzia terminée, on comptabilise les arrestations. Pour Braine-le-Comte, on en compte 493. On arrive au nombre de 64 pour Hennuyères, 48 pour Ronquières, et 32 pour Henripont.

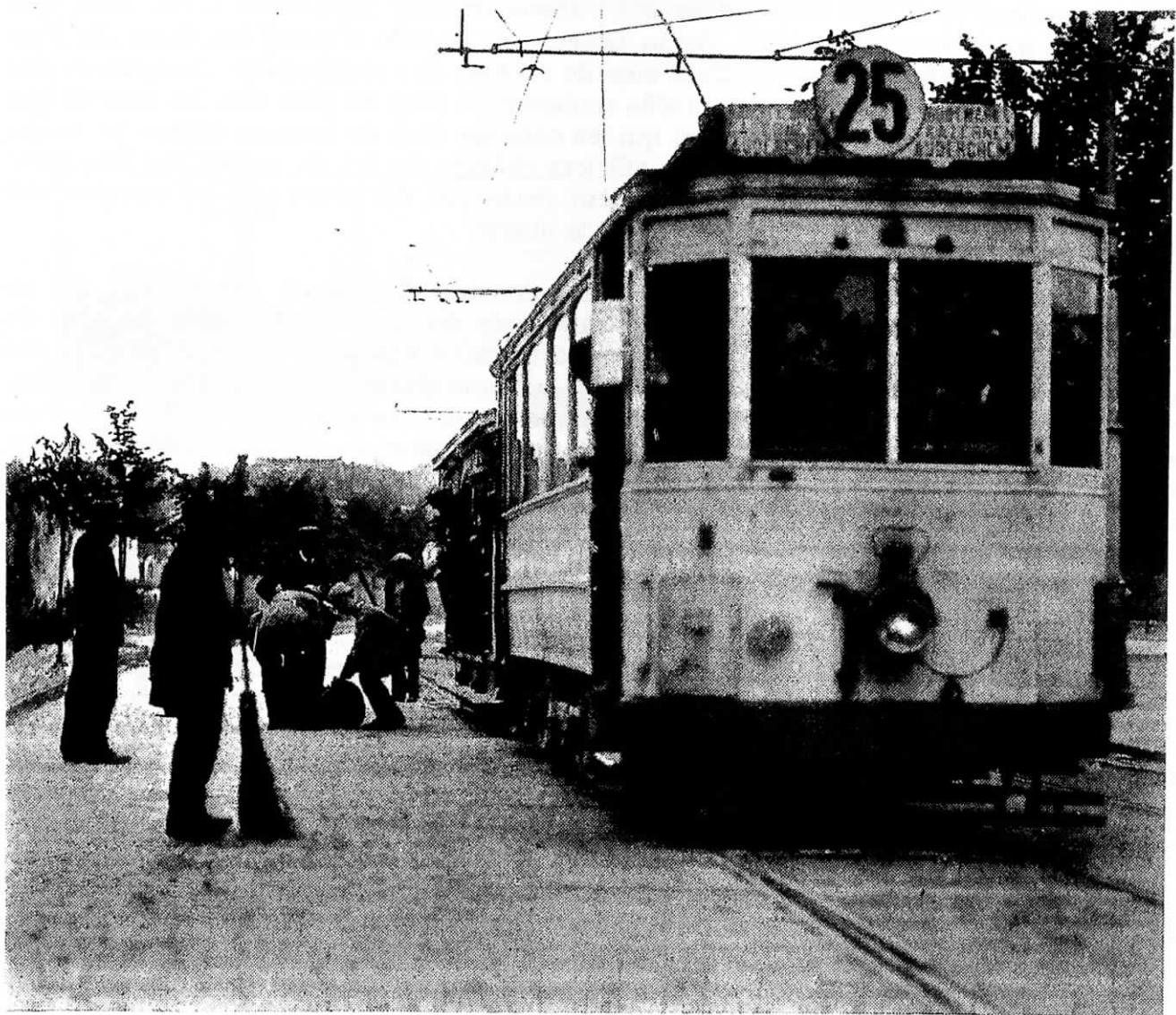
Le père de Marcel Lobet a échappé de justesse à la déportation : le vicaire Vander Haeghe a plaidé la cause du père de famille nombreuse attaché à une oeuvre de ravitaillement, la Croix Verte. Son sac de toile grise, rempli de vivres pour le sinistre voyage, est donné à Clément Paindavoine, un cheminot qui n'a pas eu la chance de passer à travers les mailles du filet.

Vers 10h00, encadrées par une vingtaine de Bleus de la Landsturm, les cent premières victimes sont dirigées vers la gare, via l'Ecole gardienne, la rue Ferrer et la rue de Binche. Les hommes marchent la tête basse, comme des condamnés conduits au supplice. Sur les trottoirs, au coin des rues, la foule se presse. Des parents, des femmes anxieuses, des enfants en pleurs tentent de reconnaître les leurs. Les appels, les cris, les adieux se multiplient alors que les malheureux arrivent sur la place de la Gare. La foule, révoltée et



Officiers allemands à la Gare du Nord.
Deutsche Offiziere vor dem Nordbahnhof.

La police allemande est omniprésente.



Visite d'un tram par les Allemands.

hostile, veut se frayer un chemin à travers le cordon de soldats, mais ceux-ci la tiennent en respect avec les crosses de leurs fusils. Impuissants, les Brainois assistent à l'embarquement des déportés dans un train qui stationne en face du magasin aux marchandises.

A 14h00, les dix-huit voitures sont pleines, et le train est prêt à partir. C'est alors qu'un Allemand annonce - mansuétude incroyable - que les épouses, par groupe de dix, peuvent aller porter un petit baluchon à leurs infortunés maris. Ces adieux donnent lieu à des scènes déchirantes et pathétiques. A 15h40, deux voitures transportant les déportés d'Enghien sont ajoutées au convoi. A 16h00, le signal du départ est donné. Le train manœuvre et se place sur la voie de Bruxelles. Des milliers de personnes se sont massées pour voir une dernière fois les exilés. Des mouchoirs s'agitent aux portières, des milliers de mains répondent à leurs adieux, une vaste clamour s'élève de la foule. Le train s'éloigne et disparaît.

Des 493 déportés brainois, 42 vont décéder des suites de leur déportation ou de ses séquelles. 7 mourront à Soltau, 7 dans d'autres camps en Allemagne, 1 à Metz, 21 à Braine-le-Comte et 6 ailleurs en Belgique. 22 mourront en 1917, 15 en 1918 et 3 en 1919. L'année de décès n'a pas été retrouvée pour 2 d'entre eux.

Aucune commune de l'actuelle entité n'a été épargnée. Hennuyères perdra 6 déportés, Petit-Roeulx 5, Ronquières 1, Henripont 1, et Steenkerque 1.

11 novembre.

C'est au tour d'Ecaussinnes, de Naast, de Mignault et de Marche de fournir leur contingent. Le tri s'effectue à la Maison du Peuple d'Ecaussinnes. En fin de journée, 750 nouvelles victimes sont emmenées vers l'Allemagne.

12 novembre.

Selon René Lepers, les Brainois envoient plus de 500 pétitions à la Kommandantur pour réclamer le retour des ouvriers arrêtés et envoyés en Allemagne, mais sans aucune illusion.

14 novembre.

Après les hommes, les chevaux. Les Allemands en réquisitionnent 172 à Braine, Ecaussinnes et Petit-Roeulx. Les autres communes ne vont pas tarder à subir le même sort.

19 novembre.

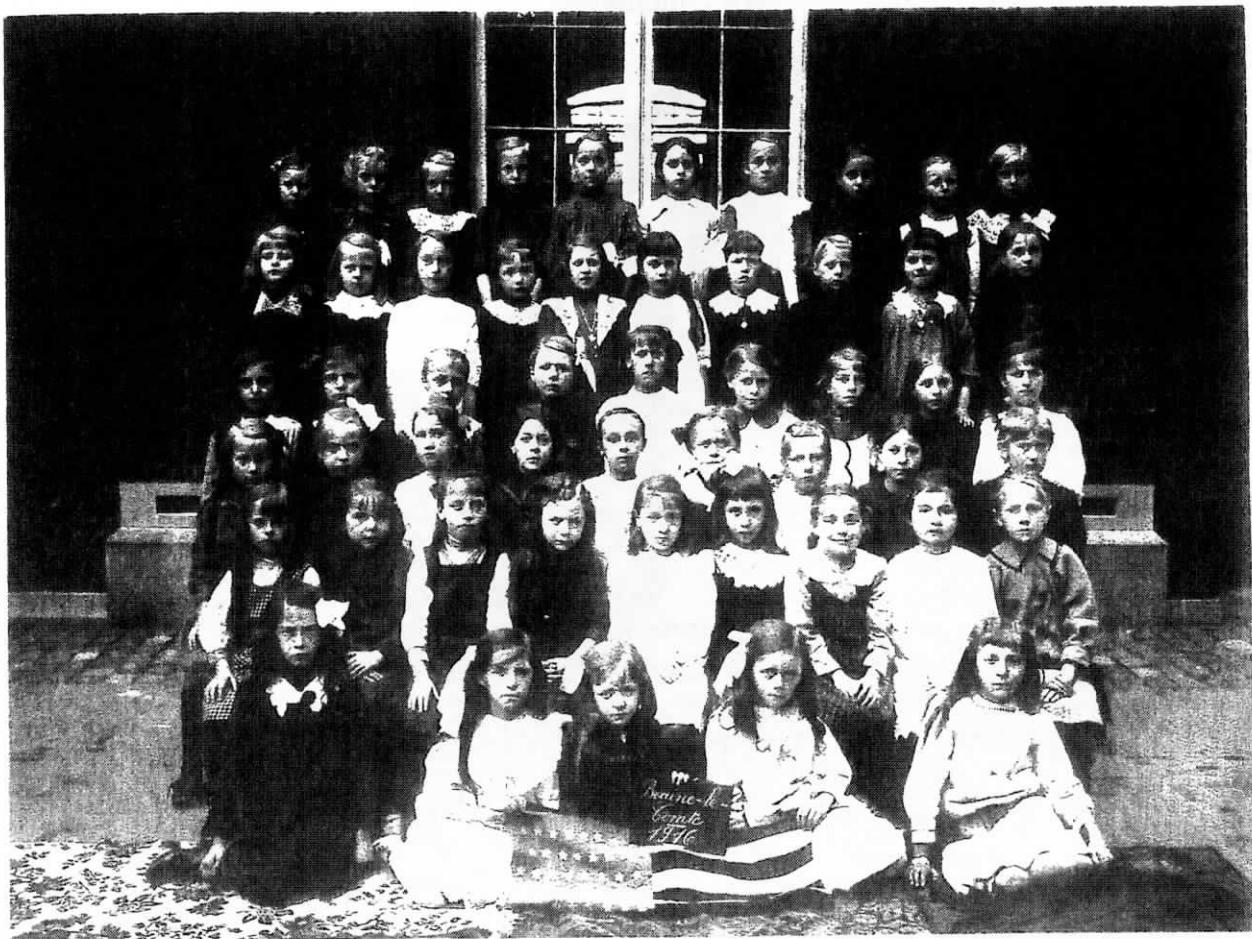
Après une dernière attaque britannique victorieuse, dans le secteur de Beaumont-Hamel, la campagne de la Somme se termine sous une violente tempête de pluie et de vent. Au niveau des pertes, l holocauste de la Somme est comparable à celui de Verdun. Les Britanniques ont perdu 420.000 hommes, et les Français 185.000. Quant aux Allemands, les évaluations vont de 300.000 à 650.000.

22 novembre.

Constitution d'un Comité brainois pour secourir les familles des déportés. M. Félicien Etienne donne 5.000 francs, la famille Jurion 2.000 francs, le Crédit anversois 2.000 francs, et le Conseil communal vote un premier crédit de 5.000 francs.



Affiche apposée sur les caisses envoyées à destination des « Belges » par la province canadienne de Nouvelle-Ecosse, via la Hollande.



Les jeunes bénéficiaires brainois de l'aide américaine.

23 novembre.

A tort ou à raison, René Lepers critique de manière très acerbe l'attitude du clergé face aux déportations. Il ne laisse jamais passer l'occasion de manifester son anticléricalisme virulent. :

« Et vous, orgueilleux clergé, qu'avez-vous osé en cette tragique occurrence ? Vous êtes resté le muet complice de von Bissing et des autres. Et tandis qu'on sévissait depuis deux ou trois semaines dans les Flandres, qu'on razziait les populations chrétiennes du pays, vous n'avez trouvé qu'un mandement, que des mots ... en guise de consolation à vos ouailles. Vous leur avez ordonné de grandes prières publiques pour les malheurs qui frappaient le pays. Des prières ! Quand on décime notre peuple ! Des prières quand on vole trois cent mille hommes à leur pays, des prières ! Quand on ravit des époux à leurs femmes, des fils à leurs mères, des enfants à leurs vieux pères ! Décidément, vous n'êtes plus de la race dont on fait des martyrs » !

26 novembre.

Les petites gens vont dans le Centre chercher leur charbon avec des brouettes et de petites charrettes. Elles tirent péniblement leur fardeau dans la pluie et dans le froid, et parcourent plusieurs dizaines de kilomètres pour quelques kilos de charbon.

3 décembre.

La plupart des déportés de la région ont été regroupés à Soltau, en Basse-Saxe. L'immense camp de travail a été installé au cœur des landes désolées de Lüneburg. Les premières lettres en provenance d'Allemagne sont arrivées à Braine. Tous les déportés ont faim et froid, et demandent qu'on leur envoie des vivres et des vêtements.

6 décembre.

Les familles dont un ou plusieurs membres ont été envoyés en Allemagne reçoivent de la ville une première et bien modeste aide financière.

7 décembre.

Le Bureau de Bienfaisance a dressé le budget pour l'année 1917. Les recettes devraient se monter à 26.199,22 francs, mais un déficit de 48,65 francs est prévu, car les dépenses atteindront 26.150,57 francs.

8 décembre.

Les soldats qui étaient employés dans les bureaux de la Kommandantur sont remplacés par des femmes. Ils vont troquer leurs porte-plume pour des fusils, et aller combler les vides immenses que la guerre a creusés dans les rangs allemands.

Sur ordre des occupants, tous les moteurs doivent être déclarés. En attendant de les réquisitionner, ils exigent la fourniture immédiate du cuivre des brasseries. Seule la Brasserie Deflandre pour Braine, la Brasserie fédérale pour Soignies, et l'Union Ecaussinnoise pour Ecaussinnes pourront continuer à brasser en remplaçant leurs chaudières, cuves et autres installations en cuivre par du matériel en fonte.



Semailles impériales.
(Dessin de Roubille).



On ne meurt pas que sur les champs de batailles.
Paris bombardé par un Zeppelin en 1916.



18 décembre.

Retour de Soltau de sept Brainois malades. Ils ont eu la chance d'être libérés avant que leur état ne s'aggrave. Ils décrivent les dures conditions de vie dans cette région au climat rude et humide. Les baraqués sont froides, et la literie se réduit à une paillasse remplie d'herbes sèches ou d'aiguilles de sapin. Malgré les menaces, les vexations et les brutalités, les Allemands éprouvent toutes les peines du monde à faire travailler une main d'oeuvre particulièrement réticente, et qui refuse de signer tout contrat « volontaire » à leur profit. Les déportés essaient de garder le moral, mais ce n'est pas facile. Parfois, ils se mettent à chanter, malgré les abolements des sentinelles. Il n'y a pas de tables, pas de chaises, et pas d'éclairage. Il faut tuer le temps en bavardant, ou en jouant aux cartes sur les lits. L'infirmérie regorge de malades. Quant à la nourriture, elle est infecte et insuffisante.

Théoriquement - et théoriquement seulement - la ration quotidienne des prisonniers était la suivante. Au matin, 6 grammes de café et 250 grammes de pain noir. A midi, 200 grammes de pommes de terre, 600 grammes de rutabagas, 5 grammes de margarine, 5 grammes d'extrait Liebig, 20 grammes de farine mêlée, et 40 grammes de viande. Au soir, un mélange de 200 grammes de pommes de terre et de 600 grammes de feuilles de chou. Pratiquement, le café n'était qu'une décoction de glands, le pain une pâte indigeste et gluante, et les quantités distribuées n'atteignaient jamais la moitié de ce qu'elles auraient dû être. Beaucoup de nourriture disparaissait, et les pommes de terre volées étaient revendues aux affamés à un prix exorbitant. Seule l'arrivée épisodique d'un colis venait améliorer l'ordinaire pendant quelques jours.

19 décembre.

Envoi de plus de 1.200 petits colis de 350 grammes aux prisonniers brainois à Soltau. Combien arriveront à destination ? Combien seront volés en cours de route ?

21 décembre.

Le Conseil communal d'Hennuyères décide qu'il sera perçu, en 1917, seize centimes spéciaux supplémentaires, qui viendront s'ajouter aux contributions directes existantes. Le produit de cette opération servira à l'entretien, la réparation et l'amélioration des chemins vicinaux, et donnera donc du travail aux chômeurs.

Au cours de la même séance, le Docteur Brenard, de Virginal, est désigné pour assurer l'inspection médicale des élèves des écoles communales.

25 décembre.

Noël de guerre encore plus lugubre que les précédents. Pas de sapins, pas de lampions, pas de chants, rien. Les soldats de la garnison ont le visage plus sinistre que jamais. Le service religieux auquel certains d'entre eux ont assisté n'a visiblement pas apporté le réconfort attendu.

27 décembre.

La Commission des Hospices élit, par bulletins secrets, le médecin et le pharmacien chargés de soigner les malades et de leur délivrer des médicaments en 1917. Il s'agira du Docteur René Branquart et du Pharmacien Detry.



L'église de Nieuport sous la neige.



Les inondations de décembre à Braine-le-Comte.
Photo prise en direction de la rue des Diges.

30 décembre.

A la suite des pluies incessantes des jours précédents, de graves inondations se produisent dans toute la région. A Braine-le-Comte, le quartier de la Coulette, la rue du Viaduc, la rue des Dugues, les campagnes avoisinant la Brainette et le Plouy sont sous eau. A Tubize, la Senne est sortie de son lit, et deux personnes, deux chevaux et plusieurs bêtes à cornes ont péri noyées. Aux malheurs de la guerre viennent s'ajouter les calamités des intempéries.

31 décembre.

Lettre d'un déporté brainois à Soltau, datée du 31 décembre 1916 :

Mes chers et bons parents, nous sommes en Hanovre,
A Soltau-Campement, végétation pauvre,
Esprit également. Nos huttes sont en bois,
Et n'ont rien du beau palais des rois.

Taillées en sapin, à très grands coups de hache,
Elles sont nos prisons, avant qu'on ne nous lâche,
Nous y souffrons du gel, de la neige et du vent,
Bronchite et coryza, surtout du mal de dent.

Le portrait de Guillaume a toujours le sourire.
J'en pense bien du mal, mais je n'ose rien dire.

Nous sommes bien logés. Propres et confortables
Les lits sont un poème, on n'y trouve de tables,
Ni chaises, ni miroirs, point de vase de nuit,
Mais il est un « abort » où le soldat vous suit.

Quand au dodo l'on monte, on dirait que ça tangue
Et que tout va crouler. Une mauvaise langue
Sans doute vous dira qu'un bataillon de poux
Nous font gratter l'échine avec des gestes fous.

C'est quelquefois vrai, mais je tâche de sourire.
J'ai le dos tout brisé, et je ne puis l'écrire.

Au repas de midi, on nous sert une soupe.
De verts rutabagas. A l'aide d'une loupe
Cherchez à découvrir un vieil os de cheval !
Pas même de soulier d'un ancien général.

Dans le café du soir, on peut tremper sa miche.
Ni beurre, ni saindoux. Dame ! C'est un peu chiche.
Que voulez-vous, très chers ! Il faut se contenter.
Puisqu'on ne peut mourir, pourquoi donc rouspéter ?

A part ça, on vit bien, on chante sur sa lyre.
Infect est le manger, mais il n'en faut médire.

Nos maîtres avant tout, aiment la propreté,
Du corps, c'est entendu. C'est même qualité,



« L'Éburon » prêt au départ de Rotterdam.



Rotterdam. Navire de la Commission for Relief in Belgium
prévu contre les torpillages.

En boche : « Mens sano in corpore sano »
Veut dire : robinet sous lequel piano

On vous glisse soudain. A celui qui rechigne
Le gnon ! Que voulez-vous ! C'est la stricte consigne !
On le voit, l'Allemand est partisan de l'eau,
Il en flanque à foison sur notre pauvre dos.
Le valet de Wilhelm a toujours le sourire.
De celui qui vous aime, il ne faut point médire.

Quand, malade, on tousse, ou que l'on a la fièvre,
Qu'on s'affale soudain, un juron sur la lèvre
Et les yeux en éclair, un chiourme prussien
Vous cogne du fusil, et vous prend pour un chien.

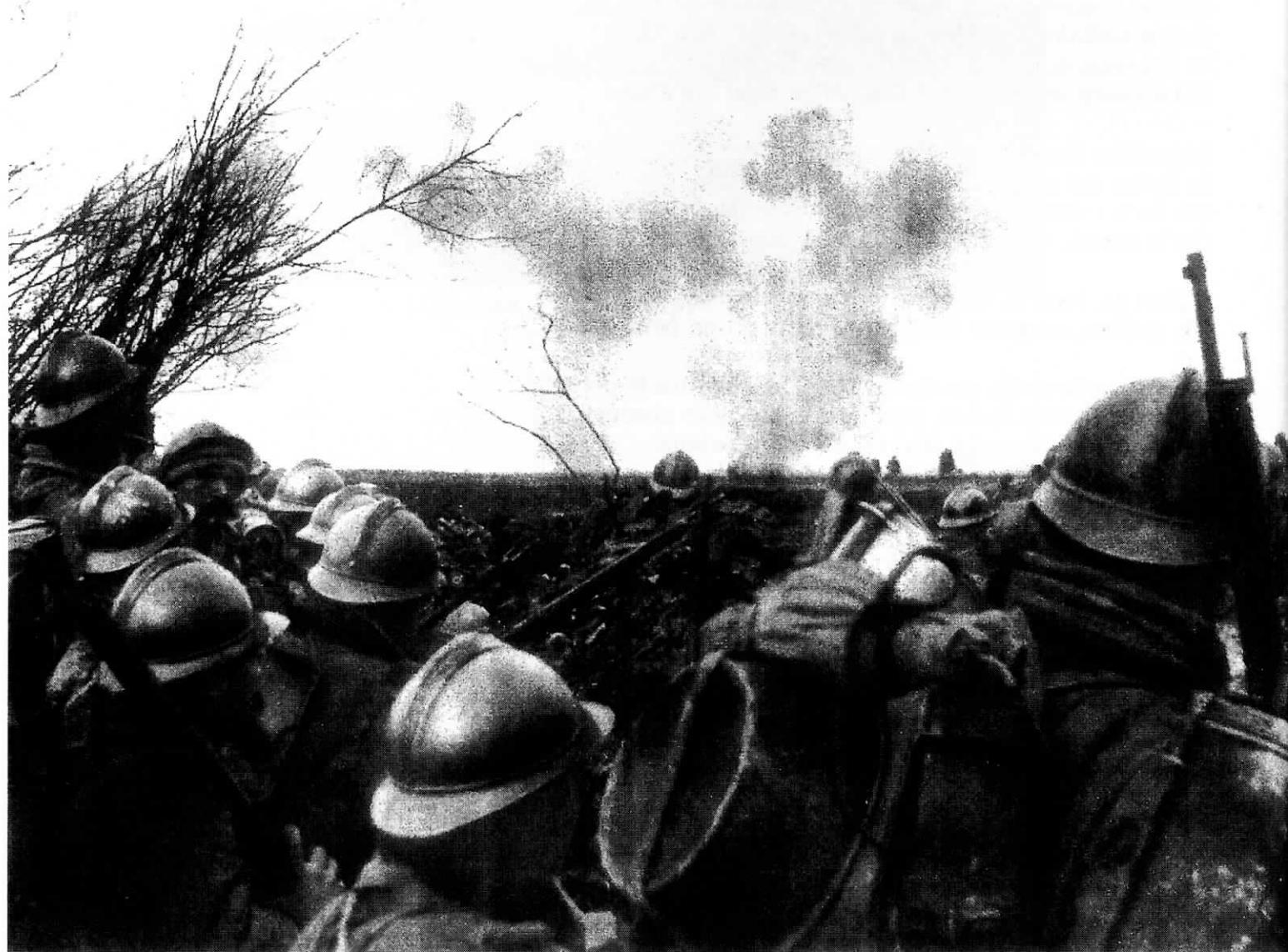
Puissance du valet est celle du despote.
Le Belge est pour la brute un véritable îlot.
On ne le traite point en simple prisonnier.
On le prend, comme soi, pour un palefrenier.

A part ça, tout va bien, on a le teint de cire.
On souffre, on geint beaucoup, mais on ne peut le dire.

Mes bons parents, ma soeur, à vous toujours je pense.
Que faites-vous là-bas, pendant ma longue absence ?
Envoyez-moi biscuits, du riz, du pain, sabots,
Confiture et tabac, un peu de haricots.
Je n'ai plus que les os, la bise me fouette.

A chaque heure du jour, la Camarde me guette.
Ces boches sont affreux, et vraiment dégoûtants,
De nous traiter ainsi, nous, de si doux enfants.

A part ça, tout va bien, on a le coeur plein d'ire.
Si l'on échappe un jour, on osera leur dire !



En attendant l'ordre d'avancer vers l'ennemi.

